LE CLEZIO ET L'EMIGRATION : LE TRAGIQUE DU REEL

Bernadette REY MIMOSO-RUIZ, Institut catholique de Toulouse

Dans mon village, les vieux nous avaient maintes
fois raconté la mer, et de mille façons différentes

Mahi Binebine. *Cannibales*.

Le 6 décembre 2008, Le Clézio reçoit le prix Nobel de littérature. Le discours qu'il prononce, sous l'égide de « La forêt des paradoxes » de Stig Dagerman, réfléchit à la place de l'écrivain dans la société : « C'est la pensée pessimiste de Dagerman qui m'envahit plutôt que le constat militant de Gramsci ou le pari désabusé de Sartre. [...] Alors pourquoi écrire ? L'écrivain, depuis quelque temps déjà, n'a plus l'outrecuidance de croire qu'il va changer le monde, qu'il va accoucher par ses nouvelles et ses romans un modèle de vie meilleur. Plus simplement, il se veut témoin »¹.

L'illusion du charisme réformateur de l'écrivain s'efface au profit de la nécessité d'une prise de parole invitant à une réflexion dans laquelle le rapport au réel s'est depuis longtemps imposé à l'auteur : « Tout ce qui en va pas dans le sens de l'adhésion au réel n'est que remâchonnement des théories usées, abstractions, décollement »².

Sans militer dans un cadre politique, Le Clézio, même s'il ne se réclame directement pas d'un néoréalisme³ militant, prend fait et cause pour les démunis et les oubliés de l'Histoire, dont il saisit la détresse et auxquels il prête sa voix. Toutefois, il note combien sa démarche revêt un caractère dérisoire, car, ceux au nom desquels il écrit sont précisément ceux qui ne le liront jamais.

Pourtant, ces limites ne constituent pas une raison recevable pour se taire, bien au contraire, ainsi que le prouve l'adéquation des textes et du temps de l'écriture depuis le *Procès-verbal* (1963) jusqu'à *Ritournelle de la faim* (2008) où, tour à tour, le consumérisme, l'écologie, les guerres et leurs souffrances, la marginalité et les problèmes migratoires sont évoqués⁴. La position doctrinaire directement en prise avec ce qui fait l'actualité hexagonale n'intervient pas dans la réflexion le clézienne : il voit large, plus proche des drames humains que des discordes politiciennes.

De fait, Le Clézio ne se rallie pas directement à une littérature dite « engagée » au sens sartrien du terme, même s'il poursuit ce « devoir de l'écrivain [qui] est de

prendre parti contre toutes les injustices d'où qu'elles viennent »⁵, lorsque des sujets fondamentaux de l'époque contemporaine parcourent romans, nouvelles, essais. Le réel, source de l'écriture, s'élève au-dessus de l'observation ou de l'analyse de faits.

Outre les renvois aux arts (poésie, musique) qui jalonnent les textes, le réel se mêle à une poétique de l'espace. Transfiguré par les mythes dans la lignée de la tradition du conte, il ne perd pas pour autant sa force combative⁶. Ce fragile équilibre à la frontière de deux mondes, s'appuie sur une perception des problèmes contemporains dans leurs dimensions historique et sociologique revisités à l'aune du « filtre subjectif de l'affect et de la conscience »⁷.

Parmi les questions majeures qui agitent les XXe et XXIe siècles, celle à laquelle Le Clézio apparaît, sans doute de par sa propre histoire⁸, le plus sensible, est celle de l'émigration. Si ce thème sous-tend les récits du cycle mauricien, il se double d'une dénonciation lorsqu'il s'agit d'évoquer les flux migratoires des démunis sans perdre sa dimension romanesque. Nous retiendrons trois œuvres représentatives qui appartiennent à des registres différents : *Désert*, en lien direct avec la colonisation et ses conséquences, la nouvelle « Le Passeur » évocatrice du drame des immigrés clandestins et *Etoile errante*, fondée sur l'émigration croisée des Juifs et des Palestiniens. Chacune de ces œuvres tisse des liens entre réel et fiction, empruntant un cadre ou une situation à des données tangibles perceptibles dans le temps et dans l'espace, comme autant de repères reconnaissables. Le réel de la réalité, se sublime par les mots qui l'expriment, dans une poétique des affects soulevant le voile pour accéder à une vérité. Ce réel crédible, représenté par les jalons spatiotemporels, porte la voix de l'insurrection contre les injustices qui privent des êtres humains de leur dignité, les confinent dans le silence et les dépossèdent de leur identité.

Entre réel et fiction

Dans les œuvres retenues les descriptions n'ont pas vocation à une stricte représentation du réel. De cette manière, les personnages sont sans visage mais rayonnent d'une vie intérieure, les paysages et les espaces diffusent une essence qu'aucun crayon ne saurait reproduire dans le détail, loin de « l'effet de réel » barthésien⁹. La conception leclézienne de l'écriture du réel, ou plus exactement d'un aspect du réel, s'appuie à la fois sur une profonde connaissance du concret et sur son propre ressenti des événements. Le récit se glisse dans les interstices de l'Histoire et procède de ce que Paul Ricœur nomme « l'acte de réeffectuation » car « l'historien ne

connaît pas tout le passé mais seulement sa propre pensée sur le passé »¹⁰. Le romancier, de son côté, rebâtit les faits, rassemble des pièces du puzzle pour les fondre dans le flot de son imaginaire qui charrie ses souvenirs, ses émotions, ses lectures, ses sentiments : « L'univers de l'écrivain ne naît pas de l'illusion de la réalité mais de la réalité dans la fiction »¹¹.

Ainsi *Désert*¹² conserve-t-il une distance quant aux espaces représentés même si le texte semble se situer au sud du Maroc, d'une part en raison de la proximité du désert, et, d'autre part, par les références tissant une filiation mi-fictive, mi-historique entre Lalla et Ma' al- 'Aynyn dont le périple éperdu peut être repéré sur une carte. Bien que le roman relève davantage du mythique et du conte que d'une forme de réalisme, le thème de l'émigration constitue le sens profond du texte. Des histoires s'y croisent : celle de Lalla tentée par la « ville blanche », celle de Radicz qui erre et mendie comme Baki l'Africain sous la coupe du gitan Lino.

Lorsque Le Clézio intitule un recueil de nouvelles *La ronde et autres faits divers*¹³, la source de l'écriture se réfère explicitement à la lecture des journaux et renvoie à une transposition du réel où se mêlent mythe et violence des banlieues (« Moloch », « Ariane »), fuite du quotidien (« La grande vie ») et drame de l'émigration clandestine (« Le Passeur »). En un peu plus de vingt pages, l'avenir du héros du « Passeur » se joue à la frontière italo-française entre le col de Tende et la mer Ligure, dans les Alpes du sud. Clairement identifiable par la mention de la rivière Roïa¹⁴ dès l'incipit, l'espace frontalier entre Italie et France s'inscrit dans la tradition des contrebandiers. Le titre lui-même réfère à une fonction bien connue au service de l'émigration clandestine, après avoir été l'alliée des résistants durant la deuxième guerre mondiale. La nouvelle met en scène un convoi de candidats à l'exode venus de Grèce, de Turquie, de Yougoslavie, Tunisie ou encore Egypte. Les chemins empruntés sont identifiés : Trieste, Milan puis la rivière Roïa le village de San Antonio, le roc d'Ormea (1132 m) Castellar et enfin « la grande ville » qui semblerait être Menton ou Nice. Si le constat du sort réservé aux migrants rejoint dans « Le passeur » une observation quasi sociologique, *Étoile errante*¹⁵ dans le récit croisé d'une double migration, repose sur des éléments identifiables mais se place également sous le signe de la poésie. Ainsi, lorsque les juifs de Provence sont rassemblés sur la place de Saint-Martin Vésubie, ce sont les vers de Hayyim Naham Bialik qui annoncent la longue marche dans la montagne, vers le lointain Israël :

Ensuite le maître, M. Selingman, est monté sur le rebord de la fontaine [...]. Alors, de la même voix claire et forte avec laquelle il lisait aux enfants les *Animaux malades de la peste* ou des extraits de *Nana*, il a récité ces vers qui sont restés marqués pour toujours dans la mémoire d'Esther, il les a prononcés lentement, comme si c'était les paroles d'une prière, et longtemps plus tard, Esther a appris qu'ils avaient été écrits par un homme qui s'appelait Hayyim Nahman Bialik¹⁶ :

Sur mon chemin tortueux
je n'ai pas connu la douceur.
Mon éternité est perdue. (ÉÉ 88)

Toutefois, l'approche des deux peuples frères est suscitée par un ressenti politique avant d'être une analyse romanesque de la situation en Palestine, au point que le roman n'a pas été traduit en hébreu¹⁷.

Il apparaît donc plusieurs aspects à la représentation de l'émigration dans ces fictions : les leurres du paradis de l'ailleurs et le constat des désillusions ainsi que les violences de l'Histoire qui sont autant de rencontres avec le réel puisque liées à une actualité sociologique résultant des conflits et de problèmes économiques, en partie dus aux effets secondaires du colonialisme.

Désir et nécessité d'émigration

A partir du dialogue établi entre la conquête du Maroc, évoquée dans l'épopée des Hommes bleus de *Désert*, et la misère des bidonvilles, se tisse un réseau autour de la tentation de l'émigration. Lalla vit avec sa tante et ses cousins dans une cabane, sans doute située aux abords d'Agadir (Bloc d'Anza¹⁸ ou la cité) si l'on se réfère au dialecte parlé par Lalla (le chleuh). La misère ne semble pas lui peser, jusqu'au moment où un homme vient la demander en mariage. Alors, lui reviennent en mémoire toutes les images dorées des pays de l'autre côté de la mer dont lui avait parlé le vieux Naman :

Elle lui raconte ce qu'il a lui-même conté autrefois, à propos de ses voyages dans les villes de l'Espagne ou de la France. [...]. Elle lui parle des rues d'Algésiras [...].

Elle lui parle des rues de Cadix [...]. Elle parle des rues de toutes les villes, comme si elle y avait marché, Sevilla, Córdoba, Granada, Almaden, Toledo, Aranjuez, et de la ville, si grande qu'on pourrait s'y perdre pendant des jours, Madris, où les gens viennent de tous les coins de la terre¹⁹. (D. 185)

Le discours de Lalla suit mentalement la trajectoire de son futur voyage du sud au nord qui s'ajuste aux souvenirs du vieux pêcheur pour la conduire jusqu'à

Marseille. Fruit de sa peur et de son refus d'être achetée par un homme aux « yeux fixes et durs comme les gens qui commandent », si différent d'elle car « la peau de son visage est blanche et sèche », la fuite s'impose à elle comme seule issue. Lalla ne part pas pour se sauver de la misère, mais pour conserver son intégrité et échapper à la tradition du mariage forcé. La mention de cette coutume s'apparente au romanesque, en ce sens qu'elle justifie son amour pour le Hartani, et au réel, car pratiquée par la plupart des familles pauvres, que ce soit au Maroc ou ailleurs. Le Clézio s'écarte des stéréotypes de l'émigration vers un utopique eldorado ou à la rudesse des romans maghrébins qui considèrent le sujet dans une perspective quasi didactique de mise en garde adressée à leurs compatriotes²⁰.

L'exil pour échapper à la misère et garder une dignité d'homme représente sans doute l'un des facteurs prédominants de l'émigration. « Le Passeur » concentre les aléas d'un groupe multiethnique parti chercher du travail qui retrouve les chemins de traverse des anciens contrebandiers pour entrer en France. Bien que tous différents, ils portent des stigmates qui les identifient : « ils sont tous semblables par la pauvreté, l'inquiétude, la faim » (*L.R.* 171) et ressemblent à leurs frères qui ont traversé la Méditerranée « habillés comme de pauvres, avec des chemisettes légères, des pantalons de toile bleue » (*D.* 244). La même angoisse saisit la longue file de familles juives fuyant Saint-Martin-Vésubie²¹ avant que les troupes allemandes ne rentrent dans le village : « Les plus vieux comme le Reb Eïzik Salante, Yacov, et les Polonais avaient revêtu leurs lourds caftans d'hiver, leurs bonnets d'astrakan [...]. Certains arrivaient en taxi de la côte, ils avaient le visage tendu et pâle » (*É.E.* 84).

Pourtant si la détresse des uns ressemble à celle des autres, des écarts relevant du contexte politique sont signifiants. Lalla émigre en toute légalité, dans ces années « glorieuses » où la France réclame des bras pour bâtir sa prospérité et organise l'accueil des anciens colonisés : policiers, membres de la Croix-Rouge, interprètes sont au rendez-vous du débarquement. *A contrario*, Miloz et ses compagnons passent la frontière sans autorisation poussés par la misère afin d'amasser un pécule avant de retourner chez eux. Lorsqu'ils deviennent des personnages de fiction, ces « clandestins » reçoivent une identité et retrouvent ainsi une dignité tandis que la vénalité des trafiquants est dénoncée symboliquement à travers le patronyme de Tartamella²².

Loin du fait divers, *Étoile errante* s'inscrit dans les récits consacrés à la Shoah en éclairant un épisode de la seconde guerre mondiale situé dans les Alpes maritimes.

Les données historiques sont précises, les dates exactes tout comme le passage des Juifs en Italie, en quête d'un refuge. Mais si Esther y devient l'emblème de tous les enfants persécutés, elle trouve son *alter ego* dans le personnage de Nejma, autre étoile, palestinienne cette fois. Certes, le renvoi à Kateb Yacine²³ semble patent, cependant le ton et les intentions de Le Clézio diffèrent : Kateb écrit le roman de l'Algérie révoltée dans lequel Nedjma représente l'entité féminine à la fois destructrice et libératoire, alors que Le Clézio œuvre au nom des « enfants capturés »²⁴. La correspondance des prénoms invite à établir un parallèle entre Juifs pourchassés et exterminés en Europe et Palestiniens réduits à la déportation. Dérisoirement nommé Nour Chams²⁵ (lumière du soleil), le camp de réfugiés se place sous le signe de la mort. Les premières phrases que lui consacre Nejma sont pour raconter les funérailles d'un vieil homme :

Ce sont ses enfants qui ont ouvert la terre à coups de bêche, rejetant les cailloux en deux tas égaux de chaque côté, puis ils l'ont descendu, enveloppé dans un vieux drap qu'ils ont cousu eux-mêmes [...]. (É.E. 217)

La mort qui pèse sur cet espace abandonné par les Nations Unies n'est pas sans rappeler le ghetto de Varsovie :

[...] ils ne vont plus nous donner de nourriture, ni de médicaments, et nous allons tous mourir. D'abord les vieux vont mourir, parce que ce sont les plus faibles, les vieilles femmes, et les enfants à peine sevrés, les parturientes, les malades de fièvres. Après cela, mourront les jeunes [...] ²⁶. (É.E. 219)

Cependant, *Étoile errante* n'est pas un réquisitoire anti-israélien mais un dialogue entre deux adolescentes victimes des conjonctures politiques. Bien que l'écriture du roman ait eu lieu durant la première Intifada (9/12/1987-fin 1993), le souci de Le Clézio entre dans un désir de compréhension plus que dans la revendication des territoires occupés. La fuite d'Esther pour sauver sa vie et trouver ce qu'elle croit être la paix, croise l'expulsion de Nejma perdant son pays et sa liberté. La question palestinienne est certes soulevée, mais dans ses prolongements humains qui distillent une obsession coupable chez Esther : « Et je pense à Nejma, ma sœur perdue il y a si longtemps dans le nuage de poussière du chemin et que je dois retrouver »²⁷ (É.E. 335). Cette culpabilité pèse aussi lourdement que celle dont souffrent les rescapés des camps d'extermination ; Esther se sent doublement fautive : d'avoir échappé au destin de ses congénères au prix de la mort de son père et

d'accéder à Israël en chassant l'Autre. La quête de Nejma comme un long sillon douloureux dans la vie d'Esther évoque la mémoire des deux frères fils d'Abraham, nés de Sarah et d'Agar, et laisse planer l'espoir d'une réconciliation par les femmes²⁸, thème néoromantique faisant du féminin l'instrument de l'espoir en les opposant aux instincts guerriers masculins.

Ancrée dans l'aventure humaine ou dans l'Histoire, l'émigration renvoie toujours à un désarroi identique qui unit les êtres dans l'égalité du malheur puisque les conditions sociales s'effacent, se dissolvent dans la vulnérabilité. Lalla, Miloz et Esther ne savent pas ce qui les guette au bout du chemin. Du Maroc à Marseille Lalla passe de la lumière à l'ombre, du bleu du ciel au gris du béton et au noir de l'asphalte, puis se voit condamnée dès son arrivée à un semi esclavage : « – Tu as l'intention de travailler en France ? – Oui, dit Lalla. – Quel travail ? – Je ne sais pas. – Employée de maison »²⁹ (*D.* 246).

Miloz, quant à lui, restera des mois à creuser la roche sans relâche et à dormir dans une baraque cernée d'un haut grillage « prisonnier[s] du trou blanc de la carrière calcaire, dans le fracas des marteaux piqueurs et du concasseur qui transformait la pierre en gravillons pour les jardins des villas et pour le revêtement des routes » (*L.R.* 188). Le destin croisé d'Esther et de Nejma, pour appartenir de manière très concrète à l'Histoire, élève en symbole le drame du Moyen Orient, conséquence des protectorats instaurés après la première guerre mondiale, de la maladresse et de l'indifférence des puissances européennes. S'il y a un effet-miroir entre la destinée des deux adolescentes, il repose sur une inégalité : Esther connaîtra la griserie des premiers temps d'Israël avant la désillusion de la terre promise pour trouver ensuite une vie nouvelle au Canada avant de se fixer à Haïfa, tandis que Nejma et ses descendants demeurent prisonniers derrière les barbelés des camps dits « de réfugiés ».

Si la Palestine est frappée du sceau de l'absence³⁰ et d'un consensus silencieux de la part de l'Occident, d'autres silences entourent l'émigration. Silence de la doxa, et écriture du silence. Cet autre paradoxe leclézien d'écrire le silence pour crier une vérité, ponctue les textes relatifs au thème migratoire.

Silence et regard

Le départ pour un ailleurs incertain que constitue l'émigration, s'accompagne de silence, d'un repli intérieur qui irait jusqu'à l'isolement sans le poids du regard. La

parole s'efface dans les moments les plus intenses, ceux qui préfigurent le destin, et le regard s'y substitue pour aller au-delà « de la réalité visible »³¹. La longue marche dans les sentiers alpins d'Esther est plombée de silence :

Les enfants étaient debout à côté d'elles, immobiles, silencieux. Quand elles passaient devant eux, les filles regardaient Esther. Il y avait une drôle d'expression dans leur regard, quelque chose de sombre et de suppliant, comme si elles avaient voulu s'accrocher à elle par le regard. (É.E. 112)

De la même manière, Miloz traverse les Alpes sans parler³² et sera condamné à se taire sous la menace d'une dénonciation lorsqu'il aura été conduit « dans l'ombre sombre de la cave » (184) :

Il [Miloz] voulait écrire, les premiers temps, mais Tartamella ne veut pas. Il dit que la police ouvre les lettres, qu'elle fait des recherches pour surprendre les immigrés clandestins. Il dit qu'on le mettra en prison, ainsi que tous les autres, et qu'on les renverra chez eux. (« Le passeur » 184)

Bien que « l'ivresse de la proclamation d'Israël » soit encore présente et que le rêve de la Terre Promise anime les cœurs, le silence à l'entrée des villages de Palestine paraît « menaçant » (É.E. 211) alors que les combats résonnent « comme un grondement d'orage, loin derrière les montagnes ». Dans cette pesanteur faite de silence, de chaleur et de poussière a lieu l'amère rencontre entre les immigrants et les émigrés, ceux qui entrent assis dans les camions pour concrétiser leur rêve et ceux qui fuient, à pied, emportant un maigre bagage. Pour se rassurer, les nouveaux Israéliens se convainquent que ces « Arabes » se rendent en Irak, dans un pays frère, ce qui permet de nier l'exil. Le Clézio rejoint ici la pensée de Gilles Deleuze lorsqu'il affirme que l'entrée en Israël reposait sur le principe d'un territoire vide : « Dès le début, c'est l'achat des terres sous la condition qu'elles soient vides d'occupants, ou vidables. [...] n'étant que des Arabes en général, les Palestiniens survivants doivent aller se fondre avec les autres Arabes... »³³.

Mais, à la différence du philosophe dont l'engagement aux côtés d'Elias Sanbar³⁴ l'a conduit à des positions très marquées quant aux droits palestiniens, Le Clézio observe les conséquences humaines, sans prendre ouvertement parti, en décrivant une scène bouleversante et silencieuse, à l'identique d'un ralenti filmique :

Les camions étaient arrêtés et les réfugiés passaient lentement avec leurs visages détournés au regard absent. Il y avait un silence pesant, un silence de pierre. Seuls les enfants regardaient avec la peur dans les yeux. (É.E. 211)

Si le thème du silence appartient de manière récurrente à l'œuvre leclézienne, celui qui accompagne les migrants, ne porte ni la sérénité, ni la « dimension magique » qu'il revêt dans *Désert*, selon les propos de Claude Cavallero³⁵. Ce silence est celui de la tragédie, lorsque les mots deviennent vides de sens et que passe le souffle du destin métaphorisé par la rencontre d'Esther et de Nejma : « La jeune fille s'approcha d'elle jusqu'à la toucher. Ses yeux brillaient d'une lueur étrange, mais elle ne parlait pas, ne demandait rien » (*É.E.* 212).

Les cahiers respectifs des deux héroïnes rompent le silence élevé, tel un mur, autour de la question palestinienne et seulement déchiré de temps à autre par l'explosion d'un attentat. Mais celui d'Esther marque les étapes de sa vie. Il est rédigé tout d'abord à Ramat Yohanan³⁶ en 1950, là où elle découvre la vie et l'amour, éblouie par l'utopie du kibboutz ; repris ensuite à Montréal seize ans plus tard, dans le froid de l'hiver canadien lorsqu'elle a accompli son projet d'être médecin, et enfin à Nice, lors de la mort de sa mère, sans que jamais la rencontre avec Nejma ne soit oubliée, comme une obsédante douleur.

Ecrire, pour Nejma, devient un devoir pour transmettre le calvaire palestinien, cette étrange émigration dans son propre pays et dont on ne connaît pas la fin car elle s'achève sur un nouveau départ : « Il a posé la main sur mon épaule et m'a entraînée sur le chemin » (*É.E.* 273). Le récit poursuit le cheminement de Nejma et Saadi dans une éternelle errance :

Saadi a attaché la corde de la chèvre à son poignet, et il a mis un bras autour des épaules de sa femme. Ensemble, ils ont commencé à marcher sur la route d'Amman, ils ont mis leurs pas sur les traces de ceux qui les précédaient. Le soleil brillait haut dans le ciel, il brillait pour tous. La route n'avait pas de fin. (*É.E.* 284)

Ces nomades involontaires ont perdu à la fois leur terre et deviennent aux yeux de la loi des apatrides. Bien qu'ils n'aient pas véritablement la conscience d'une nation car les liens importants demeurent ceux de la famille, du groupe qui les entoure, ils n'existent plus en tant que citoyens. Leur identité repose essentiellement sur le lieu d'attache ; en perdant ce lieu, ils perdent leur identité. L'arrachement au village, l'imprécision de la destination ainsi que les difficultés du voyage marquent symboliquement la longue marche des Palestiniens pour accéder à un territoire.

Émigrer volontairement peut reposer, du moins dans un premier temps, sur l'affirmation de soi et le désir d'un épanouissement personnel pour atteindre un état plus conforme à ce qu'on croit mériter, et, dans ce cas, ne représente pas une rupture

douloureuse et immédiate avec sa propre identité. Les textes lecléziens font écho de cet espoir, mais très vite, émigrer signifie perdre une part de son identité, voire de la sentir se dissoudre. L'exemple palestinien peut être élevé en parangon : perte de la terre-nation, perte des repères socioculturels et relégation, autant de critères destructeurs de l'identité³⁷.

Emigration et identité

Le départ de chacun des protagonistes se décide dans l'espoir d'une vie meilleure qui justifie le sacrifice du départ. Miloz aura le sursaut nécessaire à son salut ; en quittant la carrière, il renonce à ses espoirs, mais retrouve sa dignité en se révoltant contre le contremaître. Le chemin du retour emprunte l'itinéraire de l'aller et retrouve la Roïa, « le fleuve presque sans eau de l'oubli » (*L.R.* 194) et son guide le plus sûr ne sera pas le retour vers un pays mais vers celle dont il veut faire sa femme. Son identité n'est pas liée à une nation, ni même à un village, mais au regard de Lena et, en dépit de sa fatigue, toute sa volonté est tendue vers la quête d'une communion avec elle.

Revenir au pays pour Lalla s'impose impérativement, pour fuir une société qu'elle ne comprend pas et dont elle rejette le système. Le récit de la mort de Radicz, dont la densité pourrait former une courte nouvelle, constitue le point d'orgue de la monstruosité de la ville moderne. Quand le corps du garçon heurte l'autobus, les dernières illusions de Lalla disparaissent :

Pas très loin de là, à la lisière du parc des palmiers, il y a une jeune femme très sombre, immobile comme une ombre, qui regarde de toutes ses forces. Elle ne bouge pas, elle regarde seulement, tandis que les gens viennent de tous les côtés, s'assemblent sur la route autour de l'autobus, de la voiture noire, et de la couverture qui cache le corps brisé du voleur³⁸. (*D.* 371)

Pour mettre son enfant au monde, Lalla retourne près de la Cité, sur un bateau identique à celui de son départ, mais autour duquel la mer est vivante : « Par-dessus le bastingage, Lalla regarde la mer bleu sombre, lisse, où les rouleaux de la houle avancent lentement. Dans le sillage blanc du bateau, les dauphins bondissent, se poursuivent, se séparent » (*D.* 382). Lors de son voyage d'aller, l'arrivée à Marseille conduisait « à une étroite bande de terre » (*D.* 243) difficilement identifiable tandis qu'au retour Lalla aperçoit « la tache de terre grise et la montagne où s'agrandissent les espèces de macules des maisons de la ville arabe. » (*D.* 385). La jeune fille se place au-delà des traditionnels émigrés rentrant au pays qui se doivent de prouver leur

réussite. Tahar Ben Jelloun, lorsqu'il fut interrogé par Gallimard lors de la parution de *Partir*, exprime les attentes liées à l'émigration : « Dans ces départs, c'est le retour qui est important : on part pour revenir dans des conditions bien meilleures - quitte à frimer, à louer une voiture sublime pour quelques semaines... Car on ne revient jamais pour soi, toujours pour les autres »³⁹.

Pour Lalla, retourner au pays n'est pas un échec mais la réponse à l'appel d'une voix intérieure surgie du fond d'un rêve : « C'est comme si la jeune femme n'avait pas cessé de dormir » (D. 389).

Son désir de départ était fait de liberté, non de recherche d'une évolution sociale. Si elle a trouvé fortune à Paris, elle n'y accorde aucun intérêt car elle se place dans une dimension à la fois spirituelle et mythique, donnant la vie à l'ombre d'un figuier, aux lueurs de la deuxième aube⁴⁰, comme aux commencements des temps.

A l'onde d'espoir laissée par Lalla s'oppose le tragique des destins croisés d'Esther et de Nejma. Si l'émigration d'Esther comporte des désillusions et des souffrances, elle lui a permis, d'une part de sauver sa vie et d'autre part de bâtir un avenir. Elle retournera à Haïfa avec sa famille après avoir jeté les cendres de sa mère en direction de la mer : son destin, bien que hanté par les marques du passé, est définitivement ancré en Israël. Nejma devient cette éternelle errante à l'image de son peuple décimé par la *Nakba*⁴¹ et, bien que son histoire ne comporte que quelques pages dans le roman, elle en devient, de fait, la véritable héroïne.

En donnant à Nejma le statut de prisonnière des expansions juives plus ou moins contrôlées, Le Clézio restitue une réalité dans laquelle il donne la parole aux opprimés. Il ne s'agit pas dans le roman de lancer des invectives à l'égard de l'Etat d'Israël mais d'éclairer, à travers les personnages d'Esther et de Nejma, les conséquences humaines des aléas de l'Histoire. Pierre Vidal-Naquet rejoint cette vision quand il écrit : « Les deux peuples ont été traumatisés, les Israéliens par le souvenir du génocide, les Palestiniens par celui de l'expulsion »⁴² en souhaitant, sans trop y croire, qu'une issue pacifique soit possible.

Conclusion

Nous évoquions au début de cette étude la littérature « engagée » et le rôle de l'écrivain dans le monde contemporain ; il convient de constater que Le Clézio, même lorsqu'il puise dans l'actualité ou dans l'Histoire, n'engage pas un combat contre une idéologie pour s'attacher à la vulnérabilité de la condition humaine. Si *Étoile errante*

avait dû être un texte polémique, le drame des camps de Sabra et Chatila⁴³ aurait figuré de manière explicite, dénonçant la barbarie de la nuit du 16 au 17 septembre 1982, comme a pu le faire Jean Genet⁴⁴. Cependant, la mort d'Elisabeth se situe en septembre de la même année, dans une fin d'été provençal dévoré par les incendies, tressant ainsi, métaphoriquement, des liens entre le feu qui ravage les pins et celui qui brûle les corps⁴⁵ au moment même où une guerre sauvage embrase le Liban.

Si le réel est présent dans l'émigration de Lalla, la fin tragique du gitan Radicz, dans l'esclavage de Miloz, tout comme dans les exodes d'Esther ou de Nejma, et peut être, en cela, confrontée à des éléments reconnus, il s'agit d'un réel poétique transfiguré par la présence de la nature et l'irradiation des mythes⁴⁶. Miloz nous renvoie à Sisyphe, Lalla, Esther et Nejma s'auréolent d'allusions aux textes sacrés ou poétiques. Ainsi la présence en écho des Hommes bleus en contrepoint de la grisaille parisienne, la musicalité du *dikr* qui s'oppose au fracas des rythmes occidentaux, tout comme le regard limpide de Lena qui éclaire l'obscurité de la cave où Miloz est enfermé, accordent-ils une dimension lyrique au réel. L'immensité du ciel qui semble protéger Saadi et Nejma rejoint les psalmodes du rabbin et les vers de Nahman Bialik côtoient la nécessité de se nourrir dans le quotidien du kibboutz, comme autant de jalons où se mêlent sublimation et désillusion. Tous les textes sont traversés par un élan poétique qui transcende le réel pour mieux le restituer et qui « ouvre sur la richesse de ce monde réel qui s'étend par-delà le langage chimérique des hommes »⁴⁷.

Le motif de l'émigration attaché depuis les origines à l'histoire de l'humanité, ce long récit des déplacements de populations, trouve une résonance contemporaine chez Le Clézio comme l'écho mémoriel d'une douleur ancestrale.

Ouvrages cités

Amar, Ruth. *Les structures de la solitude dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio*. Paris : Publisud, 2004.

Barthes, Roland. *Œuvres complètes, tome II : 1966-1973*. Paris : Seuil, 1994.

Ben Jelloun, Tahar. *Partir*. Paris : Gallimard, 2006.

Binebine Mahi. *Cannibales, la traversée de Gibraltar*. Rééd. La Tour d'Aigues : Aube, 2005 (Paris : Fayard, 1999).

Cavallero, Claude. « L'intellectuel et les médias ». *Europe* 967-968 (janvier-février 2009) : 176-185.

Cavallero, Claude. *Le Clézio, témoin du monde*. Clamart : Calliopées, 2009.

- Cortanze, Gérard de. *Le Clézio. Le nomade immobile*. Paris : Chêne, 1999.
- . *J.M.G. Le Clézio*. Paris, Gallimard/Culturesfrance, 2009.
- Deleuze, Gilles. *Deux régimes de fous autres textes (1975-1995)*. Dir. David Lapoujade. Paris : Minuit, coll. Paradoxe, 2003.
- Chraïbi, Driss. *Les Boucs*. Paris : Seuil, 1955.
- Genet, Jean. *L'ennemi déclaré. Textes et entretiens (O.C. tome VI)*. Paris : Gallimard, 1991.
- Haddad, Hubert. *Palestine*. Paris : Zulma, 2008.
- Le Clézio, J.M. G., *Désert*. Paris : Gallimard, coll. Le Chemin, 1980.
- . *La ronde et autres faits divers*. Paris : Gallimard, coll. Le Chemin, 1982.
- . *Étoile errante*. Paris : Gallimard, 1992.
- . *Ballaciner*. Paris : Gallimard, 2006.
- Mucchielli, Alex. *L'identité*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? » 6^{ème} édition, 2003 (1996).
- Pasolini, Pier Paolo. *Ragazzi di vita*. Milano : Garzanti, 1955.
- PRIME. *Histoire de l'autre*. Préface Pierre Vidal-Naquet. Introduction Sami Adwen, dan Bar-On, Adrian Mussallam, Eyal Naweh. Tr. de l'arabe Rachid Akel et de l'hébreu Rosie Pinhas-Delpuech. Paris : Liana Lévi, 2003.
- Ricœur, Paul. *Temps et récit*, tome I. Paris : Seuil, coll. L'ordre philosophique, 1983.
- Roussel- Gillet, Isabelle. *J.M.G. Le Clézio, écrivain de l'incertitude*. Paris : Ellipses, 2011.
- Salles, Marina. *Le Clézio. Notre contemporain*. Rennes : PU de Rennes, 2006.
- Sanbar, Elias. *Dictionnaire amoureux de la Palestine*. Paris : Plon, 2010.
- Sartre, Jean Paul. *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard, coll. Idées, 1973 (1948).
- Sanbar, Elias. *Dictionnaire amoureux de la Palestine*. Paris : Plon, 2010.
- Sibertin-Blanc, Guillaume. « Peuple et territoire : Deleuze lecteur de la *Revue d'Etudes palestiniennes* ». <http://www.europhilosophie>. 1/03/2011.
- Suzuki, Masao. *J.M.G. Le Clézio : évolution spirituelle et littéraire ; par delà l'Occident moderne*. Paris : L'Harmattan, 2010.
- Thibault, Bruno. *J.M.G. Le Clézio et la métaphore exotique*. Amsterdam : Rodopi, 2009.

Notes

¹ Ces deux citations sont extraites du discours de réception lors de la remise du prix Nobel le 6 décembre 2008 à Stockholm.

² J. M. G. Le Clézio, *L'Extase matérielle*, Paris, Gallimard, 1967.

³ Toutefois il ne faut pas négliger l'influence du mouvement néoréaliste italien au cinéma, lui-même héritier du réel poétique des années 20-30. Une mention spéciale est à signaler pour la vision poétique qu'en donne Pasolini (*Accattone*).

⁴ Cf. Marina Salles, *Le Clézio. Notre contemporain*, PU de Rennes, 2006.

⁵ Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* [1948] Paris, Gallimard, coll. Idées, p. 343.

⁶ Gérard de Cortanze affirme : « Tordons le cou à une légende : Le Clézio est tout sauf un tendre et un naïf, un rêveur, un utopiste. Quand il le faut, il sait frapper, dénoncer, il va jusqu'au bout de ses engagements, défend avec force ce qu'il croit juste : J. M. G. Le Clézio est un homme de combat. » in *J. M. G. Le Clézio*, Paris, Gallimard/Culturesfrance, 2009, p. 50.

⁷ Isabelle Roussel-Gillet, *J. M. G. Le Clézio, écrivain de l'incertitude*, Paris, Ellipses, 2011, p. 77.

⁸ Pour rappel, la famille Le Clézio a vécu successivement plusieurs émigrations, de la Bretagne vers Maurice où elle s'enracine, puis le départ vers Nice et la fuite obligée durant la Seconde guerre. Son épouse, Jémia, est elle-même une enfant de l'émigration d'une famille originaire du sud marocain venue en France dans la première vague migratoire. Cf. Gérard de Cortanze, *Le Clézio Le Nomade immobile*, Paris, Chêne, 1999.

⁹ Roland Barthes, « L'effet de réel » *Communications* 11, 1968, pp. 84-89.

¹⁰ Paul Ricoeur, *Temps et récit III, Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 211.

¹¹ J. M. G. Le Clézio, *L'extase matérielle*, [1967], Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 106.

¹² J. M. G. Le Clézio, *Désert*, Paris, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1980. Désormais mentionné *D*.

¹³ J. M. G. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers*, Paris, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1982. Désormais désigné *LR*.

¹⁴ La Roia est le nom italien qui devient Roya en français.

¹⁵ J. M. G. Le Clézio, *Étoile errante*, Paris, Gallimard, 1992. Désormais mentionné *É. E*.

¹⁶ Hayyim Nahman Bialik (1873-1934) écrit en hébreu. A l'origine de la poésie israélienne moderne ; il est considéré comme le poète national d'Israël. Ce renvoi n'est pas innocent et place l'exode sous le signe de la douleur.

¹⁷ Cf. Entretien avec J. M. G. Le Clézio par Elias Lévy in *The Canadian Jewish*, « J. M. G. Le Clézio, la Palestine et Israël », mardi 6 novembre 2008 : « Non, *Étoile errante* n'a pas été traduit en hébreu. Je le regrette car je suis convaincu que ce livre intéresserait beaucoup les lecteurs israéliens. Par contre, ce roman a été traduit et largement diffusé dans le monde arabe. Seulement deux de mes livres ont été traduits jusqu'ici en hébreu. Mais je sais que de nombreux lecteurs francophones israéliens lisent mes romans dans leur version originale. C'est l'un des atouts de la Francophonie culturelle. » Lors de la parution du roman, les réactions en France ont été vives à commencer par Bernard-Henri Lévy qui n'a jamais caché son hostilité au romancier. Cf. Marina Salles, *Le Clézio, notre contemporain*, PU de Rennes, 2006, p. 51 et Bruno Thibault, *J. M. G. Le Clézio et la métaphore exotique*, Amsterdam, Rodopi, 2009, p. 165, note 6.

¹⁸ Ce bidonville sera rasé sur l'ordre de Mohammed VI en plusieurs étapes. La démolition finale date de décembre 2008. « Agadir compte aujourd'hui moins de 100 baraques, sur un total initial de plus de 15. 000 », précise une note de la préfecture d'Agadir Ida Outanane. Source : *L'Economiste* - Malika Alami <http://www.bladi.net/agadir-bidonvilles.html>.

¹⁹ À noter que l'orthographe de Madrid renvoie à la prononciation des Madrilènes.

²⁰ Cf. par exemple, *Les Boucs* de Driss Chraïbi (1955) qui peint un tableau hyperréaliste de la vie des émigrés maghrébins en France. Les conditions de départ et d'arrivée en France n'ont cessé de se détériorer durant les quarante dernières années, la littérature marocaine francophone trouve dans ce désir d'exil une veine romanesque qui se veut dissuasive. Cf. *Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar* de Mahi Binebine, [Paris, Fayard, 1999], rééd. La Tour d'Aigues, L'Aube, 2005, Tahar Ben Jelloun, *Partir*, Paris, Gallimard, 2006.

²¹ Les Alpes-Maritimes, occupées par la IV^e armée italienne le 11 novembre 1942, ont été un refuge pour des Juifs qui ont obtenu des autorités italiennes une résidence légale. En mars 1943 ils ont été rassemblés majoritairement de la côte à Saint-Martin-Vésubie. Cette relative quiétude provient de ce que l'armée italienne n'était pas réellement antisémite et que ses dirigeants ont accédé aux demandes du banquier juif italien Angelo Donati résidant à Nice et d'un prêtre, le Père Marie-Benoît. Après l'armistice des Italiens en septembre 1943, un millier de Juifs de Saint-Martin-Vésubie ont pris la

vieille route du sel vers la vallée du Gesso en direction de l'Italie mais ceux qui sont restés à Saint-Martin-Vésubie ont été arrêtés et déportés à Auschwitz.

22 Tartamella est un patronyme italien très courant. Outre la mention de l'origine, il souligne aussi une strate secondaire qui humanise le passeur par son caractère populaire expliquant le choix de cette activité.

²³ Kateb Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956.

²⁴ Cf. Bruno Thibault, J. M. G. Le Clézio et la métaphore exotique, *op. cit.*, p. 165, note 5. Pour prolonger cette réflexion, il est possible de voir dans le choix de l'adjectif « capturés » la notion de chasse dans laquelle la barbarie de l'Histoire prend toute sa dimension et rend aux enfants leur statut de victimes.

²⁵ Le camp de Nour Chams est situé près de Tulkarem, au nord de la Cisjordanie occupée, actuellement au bord de la ligne verte.

²⁶ La première rencontre visuelle de Nejma avec la mort est évoquée à travers la description de la chienne blanche, p. 229.

²⁷ J. M. G. Étoile errante, *op. cit.* p. 335.

²⁸ Ce thème est récurrent chez les opposants à la colonisation sauvage des terres palestiniennes. Il apparaît également au cinéma. Cf. *Les Citronniers* de Eran Riklis, 2008.

²⁹ J. M. G. Le Clézio, *Désert*, *op. cit.* p. 246.

³⁰ Cf. Elias Sanbar, *Dictionnaire amoureux de la Palestine*, Paris, Plon, 2010. Cet ouvrage s'ouvre sur ce terme : « La Palestine est depuis six décennies absence de soi et absence à soi. » p. 21.

³¹ Nous empruntons l'expression au chapitre consacré à « l'écriture du vide » dans l'étude de Ruth Amar, *Les structures de la solitude dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio*, Paris, Publisud, 2004, p.95.

³² Venus dans le silence ils sont condamnés à y demeurer, pp. 186, 187, 189.

³³ Gilles Deleuze, « Grandeur de Yasser Arafat » in *Deux régimes de fous. Textes et entretiens (1975-1995)* ; Paris, Minuit, 2003, p. 222. Voir pour l'analyse des positions de Deleuze, l'article de Guillaume Sibertin-Blanc « Peuple et territoire : Deleuze lecteur de la *Revue d'Études palestiniennes* », communication donnée lors du Colloque international « Intellectuels et écrivains français face au monde arabe » organisé par Catherine Mayaux à l'Université de Cergy-Pontoise les 31 janvier et 1^{er} février 2008. Article disponible en ligne sur le site <http://www.europhilosophie>. L'abandon des états arabes est également noté dans la bouche d'un personnage israélien du roman d'Hubert Haddad, *Palestine*, Paris, Zulma, 2007 : « Les Palestiniens rejetés de tous, et d'abord des pays arabes, ont été parqués par milliers sur nos frontières pour nous la vie impossible », p. 139. Le Clézio a salué ainsi la parution de ce roman : « On tient avec *Palestine* un livre grave, très fort, très humain. Ce livre est tragique, mais il est plein de détails qui font que cette tragédie n'est pas désespérée. »

³⁴ Elias Sanbar est le fondateur de la *Revue des Études Palestiniennes* en 1981 et œuvre pour la réconciliation israélo-arabe. À noter que cette revue universitaire a cessé de paraître depuis 2008 après 108 numéros.

³⁵ Claude Cavellero, *Le Clézio, témoin du monde*, Clamart, Calliopées, 2009, p. 248.

³⁶ Kibboutz fondé en 1931 à l'est de la vallée de Zvouloun (nord d'Israël le long du golfe d'Haïfa). Il résulte de l'achat des terres palestiniennes par le KKL (Keran Kayemeth LeIsrael, Fonds national juif, 1901). Les pionniers qui s'y installent, préparent la constitution d'un état juif. Le film d'Amos Gitai, *Eden* (2001), en donne une version intéressante. Le kibboutz porte depuis 1935 le prénom de Yann (Yohanan en hébreu) Smats, chef du gouvernement sud africain, sioniste convaincu, dont l'aide financière a été capitale pour le développement de cette structure.

³⁷ A propos des catégories de référents identitaires, voir Alex Mucchielli (*L'identité*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? » [1996] 6^{ème} édition, 2003, pp.45) qui en expose les éléments dans une synthèse éclairante.

³⁸ Le personnage de Radicz est proche de ceux créés par Pier Paolo Pasolini, plus spécifiquement dans son roman *Ragazzi di vita*, Milano, Garzanti, 1955, ou des héros des premiers films du cinéaste italien (*Accattone*, 1960 ; *Mamma Roma*, 1962) que Le Clézio évoque dans *Ballaciner*, Paris, Gallimard, 2006, pp. 86-93.

³⁹ Tahar Ben Jelloun, entretien des éditions Gallimard pour la promotion de *Partir*, qui traite du problème de l'émigration marocaine, 2006.

⁴⁰ La première aube est celle du début de la prière du matin : *fjar*, la deuxième correspond à la fin de cette prière qui dure jusqu'au lever du soleil.

⁴¹ La *Nakba* – la catastrophe – est racontée dans l'ouvrage à deux voix, *Histoire de l'autre*, préfacé par Pierre Vidal-Naquet, publié en 2003, par PRIME (Peace Research Institute in the Middle East), organisation non gouvernementale à but non lucratif fondée par des professeurs-chercheurs israéliens et palestiniens. Il a été traduit en français en 2004 et publié aux éditions Liana Levi.

⁴² *Ibid.* p. 11.

⁴³ La mention du massacre de Sabra et Chatila est fugace mais bien présente. Elle réactive ainsi la vision des convois de réfugiés croisant Elisabeth et Esther à leur arrivée en Israël. J. M. G. Le Clézio, *Étoile errante*, *op. cit.* p. 324.

⁴⁴ Jean Genet, « Quatre heures à Chatila », (*Revue des Etudes palestiniennes*, 1983) article publié dans *L'ennemi déclaré*, in *O. C.* tome VI, Paris, Gallimard, 1991, p. 243-267.

⁴⁵ La crémation du corps d'Elisabeth est assez étrange car le judaïsme interdit cette pratique et les rescapés du génocide la rejettent tant elle évoque les camps d'extermination. Ce choix revêt plusieurs sens : le caractère laïc des parents d'Esther, très souvent souligné, une manifestation de l'errance qui se poursuit au-delà de la mort et, peut-être également, une forme symbolique de solidarité posthume avec les Juifs disparus.

⁴⁶ Selon les théories établies par Pierre Brunel, *Mythocritique. Théorie et parcours*, Paris, PU de France, 1992.

⁴⁷ Masao Suzuki, *J.M.G. Le Clézio : Évolution spirituelle et littéraire. Par delà l'Occident moderne*, Paris, L'Harmattan, 2007, p.187.